

On a été plus loin. Au moyen du même principe et d'un mécanisme assez compliqué, on est parvenu à ce résultat, qui de prime abord, semblerait tenir du prodige : l'écriture elle-même se reproduit à distance ; et non seulement l'écriture, mais un trait, une courbe quelconque ; de sorte que étant à Paris vous pouvez dessiner un profil par les moyens ordinaires, et le même profil se dessine en même temps à Francfort.

Les essais faits en ce genre ont réussi ; les appareils ont figuré aux expositions de Londres. Il y manque néanmoins quelques perfectionnements de détails.

Il semblerait impossible d'aller plus avant dans les régions du merveilleux. Essayons cependant de faire quelques pas de plus encore. Je me suis demandé, par exemple, si la parole elle-même ne pourrait pas être transmise par l'électricité ; en un mot, si l'on ne pouvait pas parler à Vienne et se faire entendre à Paris. La chose est praticable ; voici comment.

Les sons, on le sait, sont formés par des vibrations et apportés à l'oreille par ces mêmes vibrations reproduites dans les milieux intermédiaires.

Mais l'intensité de ces vibrations diminue très rapidement avec la distance, de sorte qu'il y a même au moyen des porte-voix, des tubes et des cornets acoustiques, des limites assez restreintes qu'on ne peut dépasser. Imaginez que l'on parle près d'une plaque mobile assez flexible pour ne perdre aucune des vibrations produites par la voix ; que cette plaque établisse et interrompe successivement la communication avec une pile, vous pourrez avoir à distance une autre plaque qui exécutera en même temps exactement les mêmes vibrations.

Il est vrai que l'intensité des sons produits sera variable au point de départ où la plaque vibre par la voix, et constante au point d'arrivée où elle vibre par l'électricité mais il est démontré, que cela ne peut altérer les sons.

Il est évident d'abord que les sons se reproduiront avec la même hauteur dans la gamme.

L'état actuel de la science de l'acoustique ne permet pas de dire, a priori, s'il en sera tout à fait de même des syllabes articulées par la voix humaine. On ne s'est pas encore suffisamment occupé de la manière dont ces syllabes sont produites. On a remarqué, il est vrai, que les unes se prononcent des dents, les autres des lèvres, etc, mais c'est là tout.

Quoi qu'il en soit, il faut bien songer que les syllabes se reproduisent exactement, rien que par les vibrations des milieux intermédiaires ; reproduisez exactement ces vibrations, et vous reproduirez aussi exactement les syllabes.

En tous cas, il est impossible, dans l'état actuel de la science, de démontrer que la transmission électrique des sons est impossible. Toutes les probabilités, au contraire, sont pour la possibilité.

Quand on parla pour la première fois d'appliquer l'électro-magnétisme à la transmission des dépêches, un homme haut placé dans la science traita cette idée de subime utopie, et cependant aujourd'hui on communique directement de Londres à Vienne par un simple fil métallique.—Cela n'était pas possible, disait-on, et cela est.

Il va sans dire que des applications sans nombre et de la plus haute importance surgiraient immédiatement de la transmission de la parole par l'électricité.

A moins d'être sourd et muet, qui que ce soit pourrait se servir de ce mode de transmission, qui n'exigerait aucune espèce d'appareil.—Une pile électrique, deux plaques vibrantes et un fil métallique suffiraient.

Dans une multitude de cas,—dans de vastes établissements industriels, par exemple, on pourrait, par ce moyen, transmettre à distance tel ou tel avis, tandis que l'on renoncera à opérer cette transmission par l'électricité, aussi longtemps qu'il faudra procéder lettre par lettre et à l'aide de télégraphes exigeant un apprentissage et de l'habitude.

Quoi qu'il arrive, il est certain que, dans un avenir plus ou moins éloigné, la parole sera transmise à distance par l'électricité.—J'ai commencé les expériences ; elles sont délicates et exigent du temps et de la patience ; mais les approximations obtenues font entrevoir un résultat favorable.

CHARLES BOURSEUL.

Paris, 18 août 1854.

Rien de plus net, de plus concluant, de plus précis.

Il est vrai que, plus tard, plus de vingt ans après, les Américains ont prétendu n'avoir jamais eu connaissance de l'article de Bourseul, mais c'est là une de ces blagues qui ne passent pas, trop lourdes qu'elles sont à digérer.

Bourseul est bien l'inventeur du téléphone.

LÉON LEDIEU.

L'enthousiasme, fleur et fruit de la jeunesse, loin de l'épuiser, l'entretient et la prolonge.

On est quelquefois un sot avec de l'esprit ; on ne l'est jamais avec du jugement.—LA ROCHEFOUCAULD.

SOUVENIR D'OUTRE-MER

A Mlle Blanche Ledantec,
Menton, Alpes Maritimes,—France.

Ecce Venio !

Depuis longtemps déjà, stoïque, soucieuse,
Vous cherchiez, en secret, la trame précieuse,
Qui nous relie au ciel.

Mais votre âme d'enfant, par l'amitié, ravie,
Ne pouvait renoncer aux roses de la vie :
Bouquet artificiel !

Un jour, sur le balcon, où vous étiez assise,
Lisant un vieux recueil de " Légendes d'Assise ",
Du Franciscain chéri !

Vous ouîtes, soudain, un appel sémaphique,
Qui semblait émaner de l'empreinte graphique,
De ce bouquin flétri.

Or, l'inspiration ne fût pas éphémère ;
Car depuis, vous avez à votre bonne Mère,
Dit un suprême adieu.

Aux ronces du sentier, vous vous êtes meurtrie ;
Puis, vous avez quitté le ciel de la patrie,
En disant : c'est pour Dieu !

Le château de l'Epoux, ce mystique édifice,
Ouvre ses portes d'or, devant le sacrifice,
Que Dieu daigne bénir.

Blanche, il guida vos pas. N'oubliez point en France
Vos amis d'outre-mer. Donnez-leur l'assurance :
De votre souvenir.

MARIE L. DUMAIS.

Montréal, 3 décembre 1900.

LE LANGAGE DE L'AVENIR

Le Canadien-français s'attire de la part de ses compatriotes anglais cet éloge mérité : qu'il parle leur langue avec une facilité qui les étonne. Cela n'empêche pas cependant ces messieurs de nous dire et de nous crier que nous sommes une race inférieure sous tous rapports ; que les trois-quarts de la population qui compose notre bonne vieille province de Québec, ne savent ni lire ni écrire ; et, grand Dieu ! de combien d'autres crimes sommes-nous encore coupables, à les entendre. Voilà tout près de quatre ans que des journaux d'Ontario remplissent leurs colonnes de nos soi-disant méfaits, et cela menace de se continuer jusqu'à la fin des siècles.

Comment oser les citer tout d'un trait ? C'est ici que le mot impossible devient français pour tout de bon. Ils voient des montagnes où il n'y a que fourmillières. Ce que leurs excellences ne peuvent surtout nous pardonner, c'est la bonne entente qui existe parmi nous, lorsque leurs attaques répétées nous poussent à démontrer notre valeur. Certes, ils ont pu voir notre union et notre force, il n'y a pas très longtemps. Mais chut ! pas de politique ici.

Pour revenir à notre parler anglais : doit-on s'enorgueillir de ce fait, ou doit-on plutôt craindre les conséquences qui peuvent tôt ou tard en résulter ?

Sans être fataliste, je crois qu'on peut très facilement tirer conclusion, de ce que nous voyons tous les jours : que nous tendons inévitablement à sacrifier notre belle langue française, et que nous en viendrons à parler un langage hétérogène des plus ridicules.

Sans aucun doute, il est de notre devoir d'apprendre la langue anglaise pour faciliter notre commerce et nos industries ; mais je ne puis comprendre que l'on soit obligé d'abandonner l'étude de la langue qui doit avoir pour nous tous les charmes, parce qu'elle est celle que nous avons apprise à balbutier sur les genoux de notre mère.

Dans une ville qui se pique d'honneur d'être canadienne française, nous ne pouvons faire un pas sans lire de l'anglais à chaque vitrine ou devanture de magasins ; à côté d'un nom français inscrit sur une enseigne, on voit briller des annonces artistement faites en langue anglaise. J'irai plus loin, certaines personnes ne parlent le français que très rarement. J'en connais—de fortes têtes celles-là—qui ne jargonnent que l'anglais. Et sait-on pour quelle raison ces sots ne veulent plus de la langue française ? C'est presque incroyable, mais c'est la vérité : le français, suivant eux, n'est pas assez *high tone*.

Eh donc ! quel orgueil de bas étage.

Ces messieurs ont certainement reçu un coup de marteau quelque part. C'est avoir une bien pauvre idée de ce qu'étaient nos ancêtres, et surtout nos bonnes mères canadiennes qui se faisaient un devoir de nous apprendre le français.

* *

Je ne puis passer outre, sans raconter ce petit trait qui montre combien ces pauvres fous frisent le ridicule, et qui eut pour triste héros un type de ma connaissance. Son nom était Sigefroy Godin. Il habita pendant quelques années par-delà la frontière. Lors qu'il revint en Canada, il était tout à fait anglicisé. et monsieur ne s'appelait plus comme autrefois.

Jugez, par vous-mêmes, amis lecteurs, de la bêtise de ce pauvre fou : il avait donné à son nom la traduction peu banale, si traduction il y a, de *Sixtimes Goddam* (prononcez en bon anglais).

De nos jours, nous n'avons pas besoin d'aller aux Etats-Unis pour voir semblables platitudes ; nous en avons dans notre ville même.

N'a-t-on pas raison ensuite de se demander pourquoi, dans plusieurs écoles, on s'applique plus à enseigner l'anglais plutôt que le français, lorsque pourtant l'on devrait s'en tenir au strict nécessaire ? Car enfin, puisqu'on est si fier de se dire Français, il ne faut pas chercher à détruire notre langue en travaillant à former un baragouin qui n'aura jamais rien de gracieux. N'importe quel dialecte de nos sauvages sera toujours plus poétique que cet amalgame d'anglais et de français ; ces deux langues ne sont pas faites pour se marier ensemble. Il faudra tôt ou tard en laisser une de côté, et si cela continue, ce ne sera certainement pas l'anglais.

Si nous voulons rester fidèles aux vieilles traditions françaises, apprenons mieux que jamais la belle langue française : l'anglais viendra ensuite et assez tôt.

Je ne veux en aucune manière, jeter du discrédit sur aucune école en particulier ; que ceux qui se croient coupables, réfléchissent aux conséquences funestes qui suivront, et que l'expérience de tous les jours nous démontre assez clairement.

* *

La majorité de notre population se compose de braves ouvriers qui ne peuvent pas tous donner une éducation classique à leurs enfants. Si ces enfants, dont les études ne peuvent durer qu'un petit nombre d'années, n'apprennent qu'à la dérobée les notions les plus élémentaires du français, et qu'au contraire l'anglais occupe le meilleur de leur temps, il en résultera invariablement un mélange indéchiffrable ; et, surtout, s'ils vivent dans un centre anglais, il est plus que douteux qu'ils ne préfèrent pas un jour l'anglais à leur langue maternelle. Cette grave question mérite la plus sérieuse considération.

Certains écrivains de renom se sont souvent posé cette question :

" Resterons-nous français ? " Tous sont unanimes à se déclarer dans l'affirmative. Fasse le ciel que se soit la vérité !

D'après, mon humble expérience, acquise pendant les dix-huit années passées parmi les Anglais d'Ontario, je persiste à croire et à dire qu'on met trop de zèle du mauvais côté. Espérons qu'un remède efficace sera bientôt appliqué.

* *

Si tous ces pauvres enfants possédaient une *mauvaise tête* comme la mienne—pour apprendre l'anglais, bien entendu—je crois que ces excellents messieurs, qui ne nous ménagent cependant pas les compliments peu flatteurs, ne nous décrocheraient pas cet éloge mérité.

Mais, suffit, je ne veux pas passer pour un anglophobe. Cependant, je ne crois pas en avoir dit assez pour leur faire monter le rouge de la colère au front. Je parle dans notre propre intérêt, malgré que je sache très bien qu'ils aiment à se fourrer le nez dans nos affaires : ce qui ne les regarde pas du tout.

RENÉ SAINTE-FOY.